



HAL
open science

L'expérience d'une cabane

Elisabeth Pasquier-Merlet, Jean-Yves Petiteau

► **To cite this version:**

Elisabeth Pasquier-Merlet, Jean-Yves Petiteau. L'expérience d'une cabane. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 1999, Esthétiques populaires, 5, pp.121-138. hal-03167977

HAL Id: hal-03167977

<https://hal.science/hal-03167977>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

l'expérience d'une cabane

ELISABETH PASQUIER | JEAN-YVES PETITEAU

(1) L'article fait référence à plusieurs contrats de recherche et publications :

« La Fournillière : un lieu atypique. Pour une étude des jardins familiaux dans l'agglomération nantaise », E. Pasquier, J.-Y. Petiteau, avec la collaboration de M.-P. Halgand et C. Cousin pour les relevés, LAUA / Ecole d'architecture de Nantes, Ministère de l'Environnement, Direction Générale de l'Administration et du Développement, avril 1996.

« La Fournillière : le retour de la Ville », C. Mari, E. Pasquier, J.-Y. Petiteau, avec la collaboration de C. Cousin pour les relevés et les membres de l'Atelier Expérimental, LAUA / Ecole d'architecture de Nantes, MELTT, DAU, Secrétariat du Plan Urbain, décembre 1998.

(2) Sur cette question : M. de Certeau : *L'Invention du quotidien* T.1 *Arts de faire*, Folio essais, 1990 (1^{ère} édition 1980).

(3) Elisabeth Pasquier a jardiné d'octobre 1992 au printemps 1995 dans le squat, elle a repris une parcelle dans la partie réaménagée depuis octobre 1997.

(4) L'Atelier expérimental de recherche sur la ville (AERV) est une association présidée par Michel Marié. Il est composé à ce jour de : Delphine Coriou, Clotilde Cousin, Anne-Laure Furgé, Carine Mari, Elisabeth Pasquier, Jean-Yves Petiteau, Bruno Plisson.

Nous menons depuis 1992 une recherche financée par le ministère de l'Environnement puis le Plan Urbain, sur le site de la Fournillière¹ à Nantes, squat de jardins ouvriers en ville. Ce travail consiste à rendre explicite la parole et les « arts de faire »² des citoyens (jardiniers et promeneurs). Cette façon de faire ne relève pas seulement de l'ethnologie traditionnelle (description de la vie quotidienne)³, mais de la prise en compte de la culture des habitants, en tant qu'elle déplace la lecture de la ville, la façon de l'analyser et peut-être d'envisager son aménagement. Il s'agit d'un travail de reconnaissance du réel afin d'opposer aux discours des aménageurs sur le vide, sur le manque de contrôle et d'organisation et le retard d'aménagement de la Fournillière, la force de ce qui s'y passe quotidiennement. Nous avons dans un second temps – au moment de notre implication dans la phase opérationnelle liée à la réinstitutionnalisation de ce site en jardins familiaux – constitué une association composée de sociologues et d'architectes : l'Atelier expérimental de recherche sur la ville⁴, qui a travaillé sur le dessin du jardin et la conception d'un prototype de cabane.

Le présent article repose sur cette double expérience. En choisissant de s'engager dans cette posture de recherche mais aussi d'accompagnement, nous savions que nous allions être partie prenante des enjeux esthétiques. Mais si pendant toutes ces années, nous n'avons jamais dissocié le travail sur les jardins, les cabanes et le territoire des jardins, il nous semble aujourd'hui intéressant de réinterroger ce lieu par la seule histoire de ses cabanes, qui ont pris une valeur symbolique dans l'ensemble du processus de réinstitutionnalisation. La question de l'esthétique s'est exprimée prioritairement à propos de la cabane, qui a, de fait, joué un rôle stratégique et est apparue

comme un objet symbolique cristallisant le débat sur la capacité de la ville à intégrer des manifestations de la culture populaire. Aussi, avant de reprendre l'expérience de la Fournillère, semble-t-il utile de comprendre les enjeux culturels que soulève un tel sujet aujourd'hui.

LES ENJEUX CULTURELS DE LA CABANE

La cabane est un objet référentiel de notre culture, et à toutes les époques, pour des raisons variables, on l'interroge. Le terme désigne un objet tandis que sa dimension métaphorique⁵ permet d'explorer toutes les dimensions de l'« habiter » et que sa dimension conceptuelle permet de problématiser la question de l'habitat.

Deux raisons semblent pouvoir expliquer l'effet de mode autour de la cabane aujourd'hui. La première tient à la critique de l'habitat pavillonnaire standardisé et au fonctionnalisme des cellules du mouvement moderne. Certains jeunes architectes s'efforcent aujourd'hui de trouver des solutions économiques alternatives et conquérir le marché de la maison individuelle⁶. Leur critique du progrès et de l'habitat-modèle fait qu'ils cherchent à se débarrasser du superflu tant en ce qui concerne les équipements techniques et ménagers qu'au niveau des matériaux et des formes des bâtiments⁷. Derrière la quête du moindre coût et de la simplicité, c'est une façon de répondre à la crise économique en supprimant les exigences techniques liées à la fonctionnalité et au confort, tout en recherchant une esthétique propre à ces nouvelles valeurs. Ce travail les conduit également vers l'habitat de loisir⁸, qui cesse d'être classé dans le registre du secondaire. Le loisir joue, du fait de l'abandon des normes de confort, un rôle expérimental.

La mise en cause du progrès renverse également le regard occidental sur les enseignements de la dynamique et de l'adaptation à la pauvreté. Les solutions à la crise qualitative de l'habitat sont recherchées dans les formes d'appropriation des espaces déréglementés d'ici – jardins ouvriers, habitat des gens du voyage, friches urbaines – et de là-bas – bidonvilles des grandes métropoles des pays du Tiers-Monde⁹. Paradoxalement, l'insécurité économique rapproche les modes de vie des personnes en situation précaire et celles qui refusent le confort et la consommation. Dans toutes ces situations choisies ou subies, la cabane est la référence et ce, d'autant plus que le bidonville ayant ici été éradiqué, elle ne renvoie plus à une

(5) La cabane est un objet métaphorique au sens originel que lui donne Ernesto Grassi dans *La Métaphore inouïe*, Paris, Quai Voltaire, 1991.

(6) Cf. *36 modèles pour une maison*, Association Périphériques, Arc en rêve - centre d'architecture, AFAA, Ministère de la Culture et de la Communication, avril 1998. Si la référence à la cabane n'est jamais citée dans le texte introductif et si les projets en sont parfois loin, les modes de représentation (maquettes, dessins, photo-montages) renvoient très souvent dans le catalogue au bungalow, à l'habitat de loisir, à l'autoconstruction, au bricolage et bien sûr à la cabane.

(7) Ci-dessous, un extrait du texte de la plaquette de présentation du travail d'Anne Lacaton et de Jean-Philippe Vassal, *Il fera beau demain*, IFA 1995. « Habitations. Trop de confort. On se prive d'architectures extraordinaires à cause d'un peu trop de confort, bourgeois. Nouvelles façons d'habiter, de vivre. La Maison : inventer autre chose, supprimer les fondations, mobilité, nomadisme... »

(8) Parmi des exemples récents, notons les maisons de vacances de R. Hondelatte, J-Ph. Vassal et Anne Lacaton, les gîtes ruraux de D. Lewis.

(9) Cf. notamment le séminaire du Plan Urbain dirigé par Jean-Loup Gourdon et Claude Lelong : « Du faubourg à la ville », programmé en 1993.



La Fournillière avant
la réinstitutionnalisation.

image négative. La cabane permet d'oublier les typologies normatives. Elle devient pour ces architectes qui travaillent à la conquête de l'architecture ordinaire, un repère qui dépasse toute référence conceptuelle. Elle renvoie à l'idée d'un habitat originaire, qui peut abriter les objets et les usages les plus divers, et, parce qu'elle ne porte pas les stigmates d'une histoire, elle rend chaque fois possible une nouvelle expérience de l'habiter. Elle autorise, du fait de la non affectation des espaces, l'invention d'autres pratiques, d'usages et de formes d'appropriation de l'espace.

Simultanément, et dans un processus inverse, la cabane devient un objet de consommation de masse. L'attention portée à la marge, par les artistes, ethnologues, architectes, a ouvert les yeux aux acteurs économiques et la diffusion sur catalogue, quel que soit le circuit (de la grande surface de bricolage à la galerie d'art), transforme la cabane en produit, l'inflation autour de la question du loisir en faisant un débouché exceptionnel. Alors qu'elle échappait jusqu'alors au modèle diffusé par l'économie traditionnelle, puisqu'elle relevait toujours de pratiques de récupération, de bricolage et de détournement, la cabane est de moins en moins autoconstruite puisqu'elle est livrée en kit. Elle n'est plus identifiable à son auteur. Ce nouveau système de diffusion impose des modèles esthétiques rassurants au niveau des formes, de la taille et des matériaux, résolvant petit à petit les problèmes de la réglementation¹⁰ qui la concernent aujourd'hui au même titre que l'habitat : lois sur le littoral, sur l'environnement, contrôle du paysage vu de la route, du TGV ou du rivage... La marge est contrôlée par l'esthétique qui devient un critère de validation de réalité et paradoxalement, confère à la cabane une existence sociale.

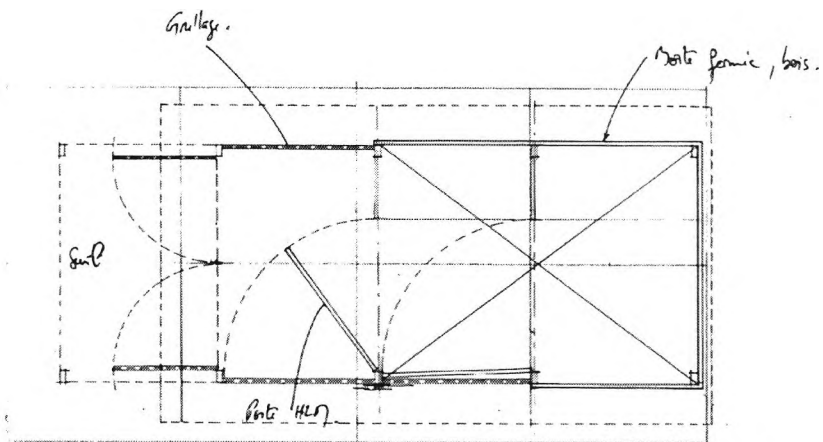
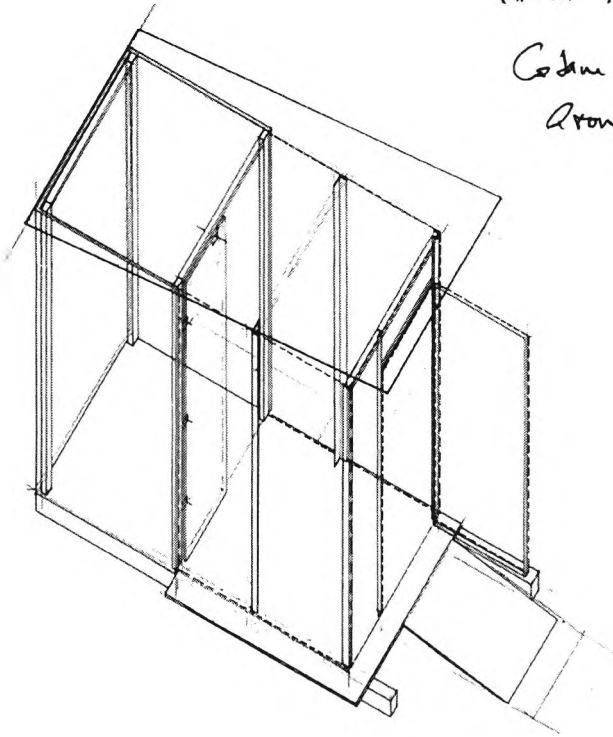
Pour ceux qui s'opposent à cette normalisation, concevoir une cabane devient un travail exemplaire, voire un rituel symbolique. La cabane remet en cause la rupture classique entre conception et fabrication. La réalisation d'une cabane est, pour tout candidat à la construction, qu'il s'agisse de l'architecte ou du bricoleur « hors statut », une expérience cathartique. « Fabriquer » met chacun à l'épreuve d'une expérience où il découvre au fil des actes un art de faire, un art d'habiter ou un art de vivre, dont il n'est, avant le passage à l'acte, que partiellement conscient. Cette liberté est plus souvent valorisée sur un registre esthétique qui trouve des correspondances dans le monde de l'art. La création artistique s'intéressant plus au minimal qu'au minimalisme, la cabane, éphémère et mobile,

(10) Cf le travail de France Poulain, TPFE, Ecole d'architecture de Nantes, Juin 1999 : « Une histoire de campeurs » sur la résorption du camping-caravaning illégal et la conception d'un nouveau type d'habitat de loisirs.

Voir également l'itinéraire de Yan Le Dimeet sur le marais poitevin et les tentatives de réglementation du petit habitat de loisir. (Itinéraire effectué par Wilfrid Lelou et Francis Deyrolle, 1998/1999, Ecole d'architecture de Nantes.)

Anneaux forgés.
Extrait, carnet de cuivre

Codane modulable.
Aronométrie



Anneaux forgés.
Extrait carnet
de cuivre

Codane ouverte / Codane fermée. - Plan.
Les portes rabattus sur la périphérie aplanissant l'épanouissement de la codane

devient le symbole même de la création liée à ce changement. La cabane permet de sortir du musée, de déplacer l'œuvre, ce qui pose le rapport entre mise en scène et vie quotidienne. Mais la mode a aussi des effets pervers. La cabane peut devenir un objet de distinction dans le monde de l'architecture et au-delà¹¹. L'idée de cabane se décline alors à n'importe quelle échelle, le luxe transgressant les notions de confort habituelles¹². La simplicité rêvée l'emporte parfois sur un vrai travail de collecte des signes et des actes de la vie ordinaire. Des modes de vie sont sacralisés autour d'images de pêcheries, de cabanons marseillais, de roulottes de nomades, de cabanes de jardin, de tipis d'indiens, de cabanes dans les arbres et toutes détournées de leur contexte social ; une collusion s'opère entre le rêve et la redécouverte de l'habitat d'origine. Ces effets de mode ont un double effet de reconnaissance et de discrimination. La survalorisation de la banalité magnifie tellement l'esthétique populaire qu'elle devient le modèle même de la distinction. Le jugement esthétique systématique radicalise la différence et dissocie la valeur et l'usage. Autrefois, les jugements de valeur étaient énoncés dans un système hiérarchisé et normatif, aujourd'hui dans cette survalorisation de la vie ordinaire, la discrimination demeure sous une forme intériorisée : l'autre devient objet.

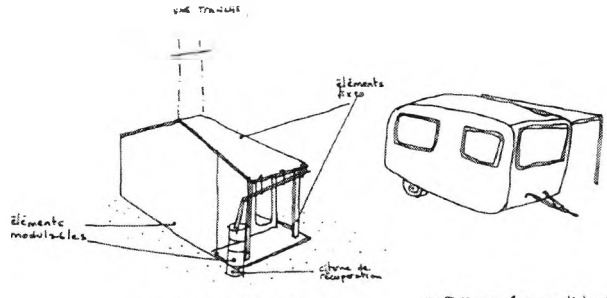
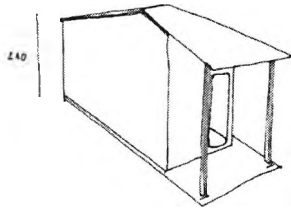
Toutes ces nouvelles attitudes professionnelles et l'ensemble des effets de mode relayés par la communication à propos de la cabane donnent à l'esthétique un rôle nouveau. Elle devient un critère de reconnaissance sociale où la banalité est objet de distinction. La dissociation entre esthétique et pratiques ne joue plus sur le mode hiérarchique de l'évaluation culturelle mais la reconnaissance de l'esthétique passe toujours par des personnes obligatoirement extérieures au champ de production. La dépossession perdue et surtout elle ne concerne plus seulement l'objet mais le geste, le savoir-faire et l'attitude de l'auteur.

Mise face à la production d'un prototype de cabane, l'équipe de sociologues et d'architectes prenant conscience des effets de cette mode, a posé comme garantie méthodologique de se tenir à distance, dans la mesure du possible, de toute évaluation esthétique.

(11) Cf. en particulier le concours lancé par Kirsten Kiser, architecte danoise et ex-galeriste à Los Angeles avec pour objectif d'ouvrir à Vallensbæk, au sud de Copenhague, dans un ancien verger de pruniers et de cerisiers, un « parc d'architecture » inspiré des jardins ouvriers qui fleurirent au XIX^e siècle au Danemark. Elle a demandé à une quinzaine de grands noms de l'architecture mondiale de travailler sur le thème de la « cabane de jardin » (7,5 m²). Ont participé entre autres : Dominique Perrault, Aldo Rossi, Mario Botta, Michael Graves, Ralph Erskine, Arata Isozaki, Joseph-Paul Kleihues, Mikko Heikkinen et Markku Komonen.

(12) L'offre sur le catalogue des Trois Suisses du plan de maison à construire de Philippe Starck, reprenant l'idée de cabane et pour partie d'autoconstruction, coûte plus chère qu'une maison traditionnelle.

C A R A V A N E

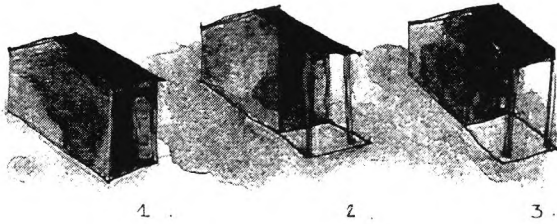
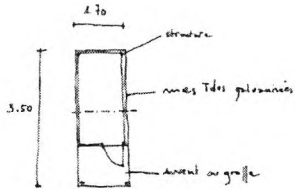


Cabane : nt Petite habitation
généralment
construite
sur semelle

Caravane : Remorque d'habitat
aménagée pour
servir de logement

Rampe de via

C A R A V A N S



3 solutions .

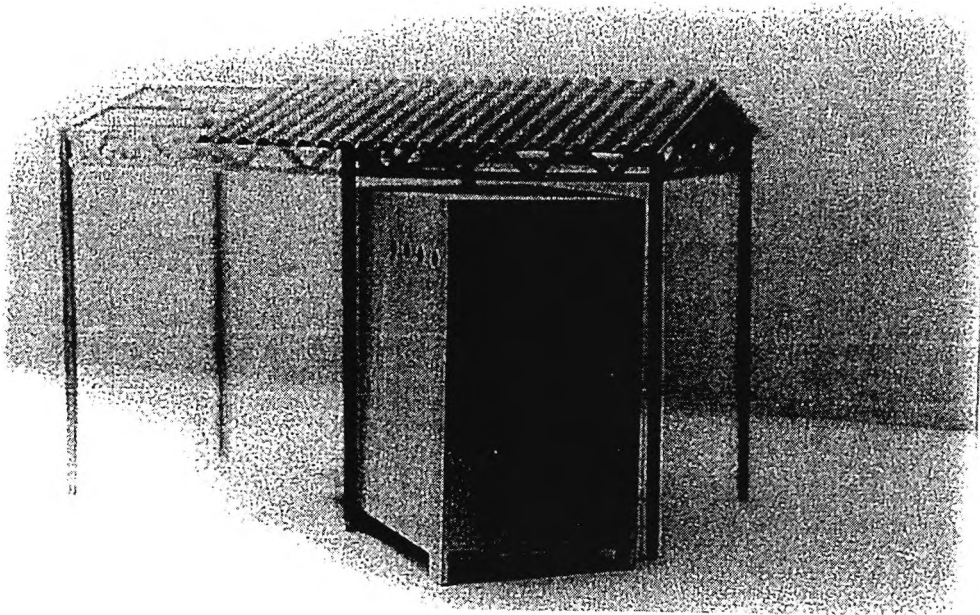
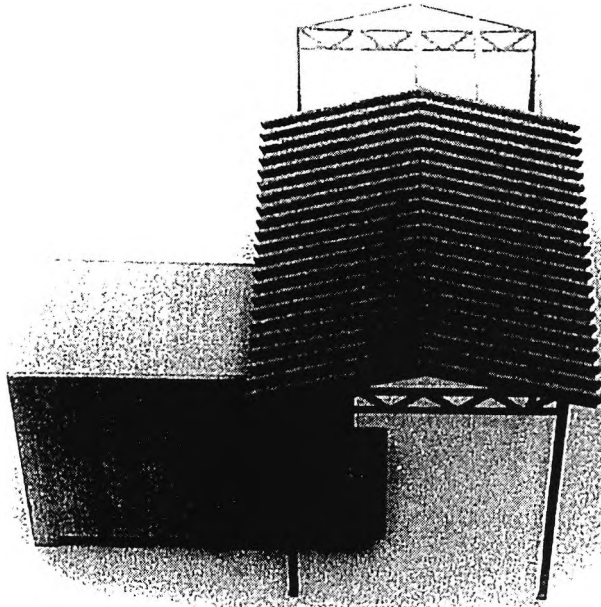
Toit + structure fixe .
murs + ou - amovibles .

CONCEVOIR UNE CABANE

La position d' « ethnologue-jardinier » au départ sans commande a eu pour avantage de nous faire échapper dans les premiers mois aux deux positions habituellement occupées par le sociologue : celle de l'expert chargé d'éclairer les choix des décideurs, celle du scientifique dont la qualité du travail dépend de la mise à distance du terrain et de la population étudiée. L'arrivée sur ce terrain en mutation a été sous-tendue par la période de négociation qui allait s'y jouer et la position d'ethnologue laissait ouverte la possibilité d'être interpellé par la Ville (services techniques, élu à l'Environnement) autant que par les usagers. Un autre enjeu que celui de la recherche est finalement apparu autour du maintien de la pratique du jardinage et de ceux qui l'avaient portée dans la période de désinstitutionnalisation. Nous avons été pris dans une histoire en train de se faire, au risque d'être l'enjeu d'un conflit dont nous n'avions pas la clef au départ. Nous avons finalement été dans un premier temps cooptés dans le rôle du passeur¹³ par les jardiniers eux-mêmes, puis dans celui de médiateurs auprès de la Ville dans la redéfinition du projet concernant l'ensemble du territoire. Outre le projet de jardins (lopins individuels et jardin des promeneurs) et l'accompagnement de la réinstitutionnalisation (attribution des parcelles et organisation associative), l'Atelier expérimental s'est vu confier le dessin d'un prototype de cabane.

L'annonce de la démolition des anciennes cabanes étant connue depuis longtemps par les squatters, il ne fut pas possible de proposer leur conservation, leur état d'entretien étant rarement défendable par les jardiniers eux-mêmes. Le service des Espaces verts installe depuis toujours dans les jardins familiaux, des cabanons de bois de 2 m² accolés par deux, réalisés par une entreprise d'insertion ou par une Régie de quartier suivant le contexte géographique et social des programmes. Or, les cabanes autoconstruites de la Fournillère allaient de 2 à 12 m², elles étaient souvent agrandies d'auvents, de pergolas, de tonnelles et leur démolition au profit du modèle « Ville » fut vite repérée comme un problème dans le projet de réaménagement. En effet, l'idée de la reproduction d'un modèle tellement appauvri et standardisé, comme l'habitat HLM où vivent la plupart des jardiniers du squat, justifié par un usage technique, gardien d'une morale étroite s'affirmait. Cela nous semblait s'opposer à la dynamique de la transformation des jardins et à l'invention par les jardiniers eux-mêmes de leur territoire.

(13) Le terme de « passeur » fait références aux travaux de Michel Marié, *Les Terres et les Mots*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1989.



Maquette du prototype.

L'équipe ayant admis qu'il n'existe pas de savoir constitué sur la cabane, nous avons d'abord décidé de prêter attention aux cabanes existantes. Notre émotion venait du constat que les cabanes autoconstruites de la Fournillère étaient nées de gestes simples : assemblages astucieux, récupérations de matériaux hétéroclites, mettant à nu une histoire pas si simple.

Un jardinier peut ne pas avoir de cabane, en partager une, ou en avoir plusieurs. La plupart sont de petite taille, 4 à 6 m², deux ou trois sont beaucoup plus importantes, l'une a un étage. Une cabane peut rester inoccupée après la mort d'un jardinier, telle une tombe rappelant sa mémoire. Les cabanes sont isolées ou regroupées en hameau, l'espace collectif ainsi circonscrit servant pour boire un verre, régler des problèmes communautaires ou recevoir des amis.

Si la cabane sert à ranger les outils, à stocker les légumes, à se changer et à s'abriter de la pluie, fonctions autorisées, elle sert aussi à boire un verre, et à se recevoir. Au gré des histoires et des organisations communautaires, certaines cabanes font office de lieu de « réception », cette fonction se déplace ensuite ailleurs... Auvents, tonnelles ou pergolas modifient à la belle saison le rapport au jardin, la cabane s'étend, elle devient plus secrète, ménageant un espace aéré et à l'ombre. Près de l'entrée : fleurs et plantes aromatiques. Les abords permettent aussi de stocker le matériel utile aux cultures ou au bricolage : fenêtres ou arceaux à châssis, tuteurs à tomates, rames pour petits pois, planches, tôles, portes.

Le toit des cabanes sert de réceptacle : l'eau de pluie est canalisée par un jeu de gouttières plus ou moins sophistiqué, elle se déverse dans un ou plusieurs bidons. L'eau est à bonne température pour l'arrosage des semis, elle permet de faire face au tarissement saisonnier des puits. Des containers plastiques en provenance d'imprimeries remplacent parfois les traditionnels fûts métalliques de carburant. Des bidons pourrissent sur place, d'autres deviennent éléments de distinction esthétique : alignement, jeu des couleurs.

A l'intérieur des cabanes : des outils bien sûr, seau et arrosoir, des produits pour traiter les cultures, des sacs d'engrais, des tomates cueillies vertes, des chapelets d'oignons et d'ail, un coin vestiaire. Certaines ont deux pièces ménageant un espace propre, moqueté ou cartonné. On peut y préparer du thé, un café ou un repas. Un sommier, une banquette permettent de faire la sieste aux heures chaudes, alternative à l'appartement



La Fournillière avant
la réinstitutionnalisation.

HLM, trop bruyant pour les jardiniers travaillant de nuit. Le jardinier arrive et repart de sa cabane en costume, incognito. Il essuie ses chaussures contre les dernières touffes d'herbe. Il n'est pas repérable dans la ville.

Faire la sieste est légitime, passer une nuit stigmatise. La dérive du bidonville met en question la pratique honnête du jardinage. Le jardin fait écho à un autre espace de vie même si parfois il semble devenir premier, jouant le rôle du pavillon pour les locataires déçus du lieu principal de résidence, pour les maris fatigués ou les hommes seuls. Comme on se déshabille, on peut dormir et boire dans une cabane, et les fantasmes sexuels reviennent chaque printemps.

La règle pour la construction et l'entretien d'une cabane est de ne rien acheter, les matériaux sont tous récupérés au chantier ou à l'usine. Les démolitions à Chantenay¹⁴ ou les chantiers de réhabilitation des cités HLM fournissent les jardiniers au chômage ou en retraite. L'un a récupéré sa porte palière avec son oeilleton et réinstallé son paillason devant sa cabane, il mime régulièrement l'entrée dans son logement en haut de l'escalier. Un autre s'agrandit avec une série de portes de caves numérotées et bombées de tags fluos, un autre enfin qui attendait depuis deux ans des matériaux, se construit la plus grande cabane du coin avec une série de portes d'appartements.

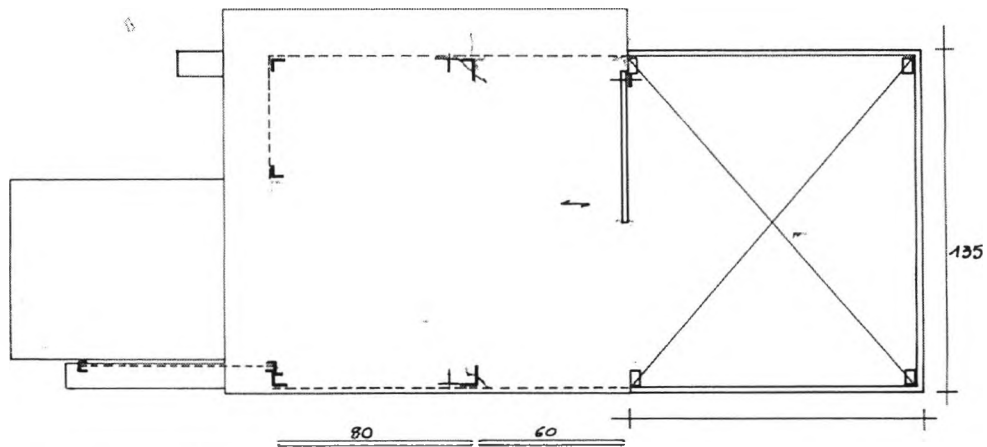
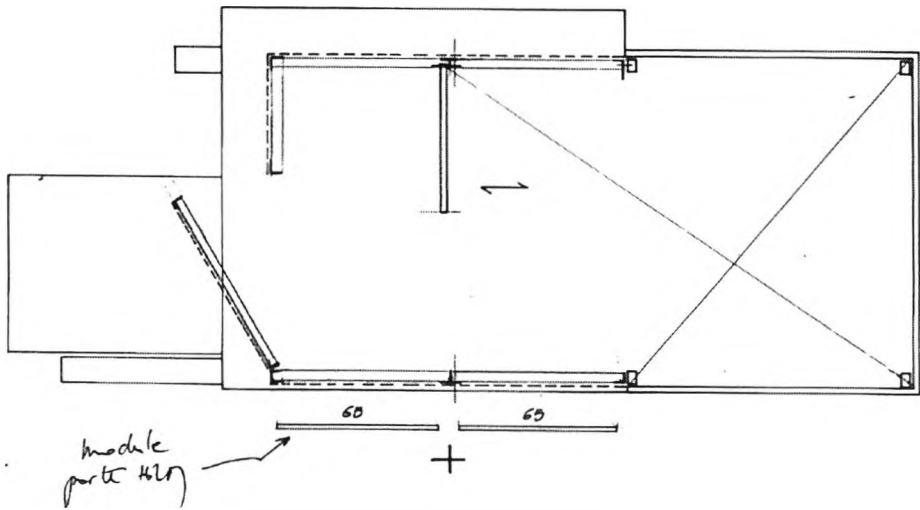
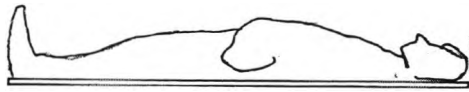
Les Portugais et les Français construisent d'abord la structure, délimitant tout de suite la surface finale en enfonçant des poteaux d'angles ; ils procèdent ensuite au remplissage avec des planches, des portes ou des tôles. Certains Maghrébins semblent monter leur cabane au hasard des récupérations, par ajouts de parois ; la cabane n'a pas de fondation, mais la terre est ensuite ramenée contre les murs et le toit lesté par toutes sortes de masses, du parpaing aux poteaux métalliques. Ces types de baraques présentent l'avantage de pouvoir être facilement déplacés.

Une cabane sera construite entièrement en neuf, le frère du jardinier est menuisier.

La cabane, c'est habiter : arriver, partir, passer, aller et venir et habiter une cabane c'est habiter un jardin parmi d'autres jardins, cultivés par d'autres jardiniers. Si elle permet de retrouver un lieu et un temps pour soi, de réinventer un territoire de loisir, elle permet aussi d'être avec les autres.

L'attitude revendiquée par l'équipe a alors été d'assumer le dessin d'une nouvelle cabane à la fois ouverte et fermée. Fermée

(14) Chantenay, où est située la Fournillière, est un ancien faubourg, à la lisière du centre de Nantes.



Avec laire FUSGÉ!

Extraits carnet croquis

dimensions du corps (F) dimensions de la cabane

- la cabane, c'est aussi un lieu pour se reposer; s'allonger pour y faire la sieste.
- Transformer l'espace en fonctions des besoins.

parce qu'elle contraint et qu'elle a sa réalité propre sur le site. Ouverte, parce qu'elle doit rester libre et doit permettre la greffe. Derrière cette position, il s'agissait de tenir compte de l'existant, des nombreuses pratiques liées aux cabanes mais aussi de faire jouer les articles de l'actuel règlement des jardins familiaux les concernant, qui interdisent toute transformation du modèle de base. Une enquête auprès des jardiniers des lotissements officiels et de leurs délégués a révélé qu'une part non négligeable des conflits y sont liés, les jardiniers tentant régulièrement, par des ajouts, d'agrandir et de transformer le module de base. Notre prototype autorise donc un jeu entre un espace clos et ce qui l'entoure : l'abri, l'auvent, le jardin. Deux éléments créent ce jeu entre dedans et dehors. L'abri est une boîte en bois fermée, elle glisse sous un auvent ouvert, structure-toit. Un règlement technique explique que les emplacements seront déterminés à l'intérieur des parcelles par les jardiniers : position et orientation sont libres.

L'abri est conçu pour être installé sous l'auvent mais le règlement n'empêche pas qu'il soit situé en dehors de ce dernier. L'auvent sert de couverture pour l'abri mais il délimite également un espace protégé plus vaste. La couverture en tôle ondulée galvanisée n'est pas prévue sur toute la surface, l'armature pouvant servir de pergola ou de serre. Le jardinier peut décider de prolonger la toiture d'origine en matériaux opaques ou non. De même, le pourtour de l'auvent peut être en partie ou en totalité habillé de matériaux de son choix. Le règlement prévoit enfin que les interventions doivent permettre de conserver l'intégrité de la boîte et de l'auvent.

LES ENSEIGNEMENTS DE L'HISTOIRE

Dans un premier temps, le prototype en maquette étonne, le jeu avec les deux éléments séduit les jardiniers réunis fin 1996 dans une salle du quartier. Le problème du coût de fabrication (le double du modèle en bois) pousse les membres de l'atelier expérimental à construire un prototype échelle 1, afin d'aboutir sa conception et d'aller plus loin dans la discussion avec les jardiniers et le maître d'ouvrage. La partie bois étant construite à l'atelier de l'école d'architecture, un pot est offert par la direction à tous les partenaires lors de sa présentation. Le journal *Presse-Océan* s'en fera l'écho, mettant en avant l'intérêt de voir des jardiniers dans une école d'architecture. Ce jour-là, de nouveaux élus se joignent aux interlocuteurs de départ.

Prenant brutalement conscience de leur dépossession de la démarche participative dans ce type de recherche expérimentale, ils imposent une réunion de présentation réservée aux riverains avant toute prise de décision.

L'équipe de recherche s'était jusque-là refusée à mettre en scène des procédures, souvent artificielles, de participation, mais les élus en décident autrement, cassant la démarche de recherche expérimentale engagée. Au cours de cette réunion, après présentation du prototype devant le centre socio-culturel du quartier, les quatre élus vont demander l'avis des riverains, par un vote indicatif à main levée entre le modèle en bois supposé connu et le prototype qu'ils viennent de découvrir. Le vote va donner l'avantage à l'abri en bois (25 contre 15).

Les deux principales critiques formulées à l'encontre du prototype portent sur le matériau de l'auvent et sur la possible réappropriation du modèle de départ par ajouts. La fin de la Fournillère, qualifiée ce soir-là de « bidonville » et de « cloaque », passe par la disparition du métal (cabanes, bidons) et la mise au pas des jardiniers. Les jardiniers squatters dont la réaffectation sur place a été annoncée un an plus tôt par les mêmes élus n'est pas remise en cause mais seule l'opinion de ceux qui sont riverains est prise en compte. La Fournillère est présentée comme le paysage des riverains et leurs avis deviennent prioritaires dans les choix de réaménagement, qui s'expriment presque exclusivement sur le registre de l'esthétique.

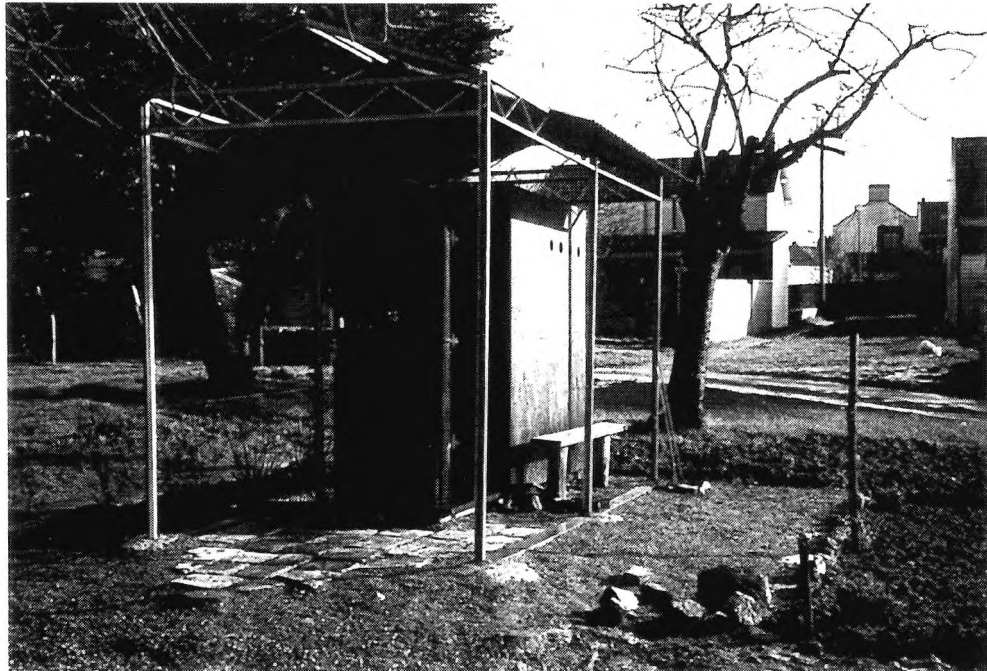
Pour la majorité des personnes présentes, l'appropriation de ce jardin public suppose le choix du bois, matériau conforme à leur norme esthétique. Le détail esthétique du métal galvanisé du prototype, risquant de rouiller, cristallise une prise de position idéologique, la préférence donnée au bois symbolisant l'ordre et le bon goût. A certains moments de la réunion, parler de la tôle revient à s'exprimer sur les étrangers. Les quelques riverains attachés aux charmes de l'actuelle Fournillère, en réaction aux discours radicaux voire racistes entendus ce soir-là, vont défendre le prototype, comme si apprécier la tôle était devenue une forme d'hospitalité envers l'étranger, qui depuis des années met en œuvre ce matériau à leur porte.

Ce premier glissement en cache un second. Le quartier de la Fournillère (du côté de la rue Danton) vit depuis quelques mois des problèmes d'insécurité grandissants (cambriolages, tapages nocturnes, voitures visitées ou volées) sans rapport avec les jardins et les jardiniers. Mais la concertation des riverains à propos de la Fournillère donne l'occasion aux élus impuissants

à résoudre le problème du contrôle de l'ordre public, d'afficher une certaine fermeté à l'occasion de la livraison d'un nouvel équipement de quartier. Un jardin propre, rassurant et contrôlable dans le temps devient ce soir-là une solution magique côté cour à l'insécurité côté rue.

Les architectes de l'atelier vont s'exprimer également sur la démarche et les choix retenus au niveau de la forme et du matériau. Mais il est apparu que des architectes qui dessinent une cabane ne peuvent qu'être suspects, voire irresponsables (le terme de « poètes » sera prononcé) comme s'il existait des a priori inconscients et indépassables sur les rôles de chacun. Le soir de la réunion publique où les choses ont basculé, une position politique s'est exprimée sanctionnée par la peur d'un prochain vote défavorable à l'équipe municipale de la part de riverains risquant d'être mécontents. Rappelons que nombre des jardiniers qui sont électeurs n'habitent pas le quartier mais dans des HLM de la grande périphérie et que près de la moitié des jardiniers ne vote pas du tout. La propriété riveraine reste la garantie de la citoyenneté.

A l'issue de cette réunion et sans que l'équipe de l'atelier n'y puisse plus rien, le nouveau modèle de cabane sera refusé par les élus. Le prototype ne sera installé que sur la parcelle de la sociologue. L'argument donné autour de l'abandon définitif du prototype au profit du modèle-Ville tient au prix. Mais le discours de la Ville a changé. Le doute sur la pertinence de son modèle est maintenant dans tous les esprits. Les différents spécialistes des jardins familiaux qui ont visité la Fournillère depuis deux ans, ont confirmé la proposition faite par l'Atelier expérimental. Et il est très probable que le modèle-Ville soit remis en cause pour les opérations à venir. Sur le terrain, le prototype gagné petit à petit par la végétation continue à faire parler, l'idée de la tonnelle peu perceptible sur l'ossature neuve s'impose de plus en plus nettement, renforçant la détermination des jardiniers à obtenir l'autorisation de constructions annexes. Enfin, dans la dernière tranche du projet, la Ville a décidé de conserver une des cabanes du squat, retenue pour ses qualités constructives et esthétiques et sa très bonne intégration dans le végétal. Possédée par le plus vieil Algérien de la Fournillère, elle devra témoigner de la mémoire du lieu comme si la Ville acceptait de conserver des cabanes ayant eu une histoire particulière à titre d'exemple unique : une cabane en pierre, ancien abri de jardin récupéré sur le territoire exproprié par la Ville, une cabane en bois du squat, le prototype de l'Atelier.



En haut : Le modèle-Ville

En bas et page suivante : La cabane prototype.

Au moment où nous rédigeons cet article, les cent cabanes en bois de la Ville sont implantées et les enjeux paysagers autour de la cabane apparaissent sous un autre jour aux décideurs. Si dans le squat, la répartition aléatoire, la diversité de taille et de hauteur et les ajouts recouverts souvent de végétation ne produisaient pas de discordance entre les cabanes et le paysage, quels que soient les matériaux utilisés, aujourd'hui, l'uniformité, la petite taille et la disposition systématique du modèle-Ville créent l'image d'un lotissement standardisé se dégageant du contexte, l'élément bois ne favorisant aucunement sa discrétion.

Avec le recul, il semble que le prototype ouvert proposé pour le site de la Fournillère, permettant d'échapper à la fois à l'enfermement du jugement esthétique et à la notion de modèle, ne pouvait pas être validé. D'une part, faire une cabane à la place du jardinier reste un problème indépassable et un détournement de démarche, même s'il s'agit d'un modèle inachevé. Si pour nous le prototype devait jouer le rôle d'analyste, puisqu'il devait être transformé, voire détourné, pour les institutionnels et les jardiniers, il était avant tout un modèle. D'autre part, en cohérence avec le positionnement adopté, les membres de l'Atelier n'ont pas posé de geste esthétique. Or un manifeste architectural aurait peut-être participé à la communication de la politique de la Ville en matière de développement de jardins familiaux et justifié le surcoût de fabrication. Enfin, le modèle ouvert ne résolvait pas non plus la question réglementaire, puisqu'il continuait de susciter l'inquiétude des tenants du règlement.